

**PAOLO  
COGNETTI**

Sofia s'habille  
toujours en noir



LIANA LEVI  *piccolo*



Depuis le jour de sa naissance, la vie est une guerre pour Sofia. Une guerre qu'elle mène contre ses proches, contre le monde entier. Inquiète, excentrique, débordante, insaisissable, Sofia est toujours habillée en noir. Et son humeur aussi. Pourtant elle fascine tous ceux qui l'approchent. De Milan à Brooklyn, leurs paroles dessinent le portrait de cette rebelle et, en filigrane, celui d'une société qui depuis la fin des années 70 cherche ses repères. De gentils ghettos résidentiels s'installent en bordure des villes, la politique perd de son aura, la liberté individuelle est le nouveau Graal... Mais Sofia, fille unique de la bourgeoisie ordinaire, trace son chemin. Résolument.

Avec une écriture qui décortique les personnages et les émotions, Paolo Cognetti compose un roman-mosaïque fort et troublant qui a déjà conquis l'Italie.

**PAOLO COGNETTI** est né en 1978 à Milan. Après des études de mathématiques, il se tourne vers l'écriture de scénario et la production de documentaires. Il publie deux recueils de nouvelles ainsi qu'un guide littéraire de New York avant *Sofia s'habille toujours en noir*, son premier roman, en lice pour le prix Strega 2012. Depuis, sont parus en France *Le Garçon sauvage* (Zoé, 2016) et *Les Huit montagnes* (Stock, 2017), prix Strega en Italie et Médicis étranger en France.

« Cognetti campe une figure inoubliable. » *Le Monde*

« Sofia nous attire, elle nous happe, elle nous hante, elle est insaisissable. » *France Culture*

Paolo Cognetti

Sofia s'habille  
toujours en noir

*Traduit de l'italien  
par Nathalie Bauer*

LIANA LEVI  piccolo



Mourir  
Est un art, comme tout le reste.  
Je m'y révèle exceptionnellement douée,  
On dirait l'enfer tellement.  
On jurerait que c'est vrai.  
On pourrait croire que j'ai la vocation.

Sylvia Plath



## Première lueur

Une nuit, l'infirmière se mit à la fenêtre du service et vit la camionnette de l'homme devant l'hôpital. Les phares clignotèrent à trois reprises puis s'allumèrent encore une fois lorsqu'elle leva le bras en guise de salut. Elle pria sa collègue de la remplacer, descendit l'escalier de service et gagna l'entrée des fournisseurs. Là, sous une pluie automnale, l'homme baissa sa vitre et lui annonça qu'il avait pris des décisions. L'infirmière le dévisagea, perplexe. Après s'être assurée qu'il n'y avait personne dans les parages, elle le fit monter au premier étage et trouva une pièce vide où parler tranquillement.

La moustache de l'homme avait sa saveur habituelle de cigarette et un arrière-goût de vin. Dans la chambre, il étreignit l'infirmière et la poussa vers le lit, mais il avait des manières déplaisantes, et elle l'écarta. L'air vexé, il ouvrit la fenêtre, alluma une cigarette et regarda dehors. Au bout d'une minute, il déclara : « S'il continue de pleuvoir, on va finir par avoir des nageoires, comme les poissons.

– Alors? demanda l'infirmière. Peux-tu m'expliquer ce que tu es venu faire ici? »

L'homme ne répondit pas tout de suite. Il regarda la pluie et aspira encore deux ou trois bouffées avant de dire qu'il ne rentrerait pas chez lui cette nuit-là. Il était sorti en claquant la porte et avait crié à sa femme de l'oublier. Il n'ajouta pas qu'il était ensuite allé au bar, mais c'était

évident. Il était deux heures moins le quart. Il passa la main dans ses cheveux humides, et l'infirmière imagina qu'il était resté longtemps au comptoir à boire, parler de femmes avec ses semblables, tenter de séduire la serveuse, que c'était justement pour cela qu'il avait fini par venir. Il dit : « Si toi non plus tu ne veux pas de moi, je coucherai dans ma camionnette, ça m'est égal. » Quand il essaya une nouvelle fois de l'embrasser, elle ne l'en empêcha pas, fermant les yeux et s'efforçant de ne pas penser à ses sempiternels mensonges et embrouilles.

Plus tard, cette nuit-là, on l'appela pour un accouchement d'urgence. Une jeune femme de vingt-deux ans, à son septième mois de grossesse. La parturiente accoucha d'une fillette minuscule et cyanotique, ainsi que d'une certaine quantité de sang. La sage-femme administra au bébé quelques tapes dans le dos pour qu'il pleure et prenne sa respiration, mais il ne respirait pas plus qu'il ne pleurait, et il fallut le ranimer. Le médecin estima qu'il y avait quelque chose d'étrange dans cet accouchement prématuré : il découvrit que la mère avait absorbé à l'insu de tous des médicaments contre l'ulcère interdits en cas de grossesse. Elle était trop agitée pour fournir une explication. Elle avait eu une forte hémorragie. Elle hurlait et se maudissait dans son lit. On lui administra un sédatif, fixa à son bras une perfusion et, repoussant les enquêtes à plus tard, attendit qu'elle s'endorme.

Sur la couveuse de la fillette était collée une affichette avec un nom : Sofia Muratore. Plusieurs fois par jour, son père lui rendait visite. Épuisé, égaré, il allait et venait de sa femme à sa fille en se demandant qui, des deux, était coupable du mal de l'autre. Comme il était impossible de toucher la petite, il l'observait à travers la vitre, hésitant à s'attacher à elle et la trouver très belle ou monstrueuse, ce qui arrive en général avec les nouveaux-nés et les batraciens tropicaux.



L'infirmière commença à parler à Sofia la nuit, à l'abri des regards. Elle s'asseyait à côté de la couveuse et racontait. Cela équivalait un peu à parler aux fleurs de son balcon ; ça ne servait peut-être à rien, mais ça lui faisait du bien et ça ne pouvait pas faire de mal à la fillette. Nuit après nuit, elle lui relata tout : la ferme où elle avait grandi, l'existence qu'elle avait menée jusqu'à l'âge de trente ans, le prêtre qui l'avait persuadée de s'inventer une vocation, la cruauté des religieuses à l'école d'infirmières, le jour où elle avait emménagé en ville et fondu en larmes à la vue de son appartement. Il lui avait été nécessaire d'apprendre la dureté. Comme avec le sang, le vomi, les excréments, les plaies infectées, ce que les corps offrent à la vue quand ils s'ouvrent, sont envahis par la maladie ou mutilés par un accident, et qu'il faut bien regarder. Elle lui dit tout cela avec les mots très simples qu'elle connaissait.

Une nuit, tandis qu'elle parlait à Sofia, elle entendit le son d'un klaxon. Elle se mit à la fenêtre et vit la camionnette de l'homme sur le parking. Les phares clignotèrent mais elle ne bougea pas. Elle resta plantée là pour s'assurer que le message était clair. L'homme descendit, leva les yeux vers la fenêtre, fuma une cigarette entière puis jeta le mégot et l'écrasa sous sa chaussure, comme s'il ne faisait qu'un avec l'infirmière. Après quoi, il remonta dans le véhicule, effectua sa manœuvre et partit.

« Sofia, dit l'infirmière tout haut, tu sais ce que c'est, la naissance ? Un bateau qui part à la guerre. »

Le matin, le pédiatre déclara la fillette hors de danger, et on la conduisit enfin à sa vraie mère.



## Une histoire de pirates

À un moment donné de leur mariage, au lieu de se séparer, les parents de Sofia décident de déménager. D'abandonner Milan et de s'installer à l'extérieur, dans un endroit assez différent et assez lointain pour avoir l'impression de tout recommencer. Au cours du printemps 1985, ils dénichent un pavillon tout juste bâti dans un ensemble résidentiel entouré d'un parc : ils visitent la maison et le jardin, puis observent le panorama du haut d'une petite colline nue, au-dessus de l'étang d'où le village tire son nom.

En racontant cette histoire, un dimanche matin de l'avenir, Sofia déclarera que, d'en haut, Lagobello<sup>1</sup> semble sortir d'un conte. Elle ne peut savoir qu'elle le détestera en grandissant. À l'âge de huit ans elle désire un chien, une cabane perchée dans un arbre, l'autorisation de se déplacer à vélo toute seule et la paix entre ses parents. Elle a déjà assisté à plusieurs de leurs disputes et, bien que la cause de leurs problèmes demeure à ses yeux un mystère, elle a compris le but de ces excursions : les choses ne vont pas bien entre eux et on espère qu'elles iront mieux dans une nouvelle maison. Elle se dit : *s'il te plaît, s'il te plaît, fais que ça arrive maintenant.*

Adulte, elle décrira les toits et les cheminées, les parcours que le gravier dessine sur l'herbe des pelouses,

---

1. Littéralement « Beau-Lac ». (*Les notes sont de la traductrice.*)

la façon dont le soleil brille sur les rideaux de fer des garages. Tandis que l'agent immobilier indique les Alpes à l'horizon, la mère de Sofia tend la main vers son père. Sans avoir été appelé ni touché, mais comme s'il avait reçu un autre genre de signal, il la lui presse, et Sofia expérimente la sensation de prodigieux pouvoir qu'apportent les prières exaucées.

Cet été-là, peu après l'emménagement, alors que les murs sont encore nus et les livres dans des cartons, Roberto rentre un soir en compagnie d'un petit garçon. Oscar est le fils d'un vieil ami qui l'a prié de l'héberger car l'état de santé de sa femme s'est détérioré. La mère d'Oscar est elle aussi liée au couple, mais d'une façon légèrement différente : elle est malade depuis si longtemps que ses amis se sont tous habitués à lui voir le crâne lisse et le visage enflé, jaunâtre, à l'imaginer sous cet aspect quand ils l'ont au téléphone et quand ils parlent d'elle entre eux, comme si c'était son état naturel. Ils ne sont pas assez naïfs pour espérer qu'elle guérisse, cependant ils ont cru qu'elle pourrait marcher sur le fil, malade mais en vie, sinon à jamais, du moins pendant un présent indéfini. Or, les choses se sont précipitées.

« Les voici », dit Rossana en apercevant la voiture par la fenêtre de la cuisine. À l'intérieur, le couvert est mis pour quatre, une casserole bout sur le feu. Elle éteint sa cigarette dans l'évier et ajoute : « N'oublie pas ce que tu m'as promis. »

Pour montrer qu'elle n'a rien oublié, Sofia ouvre la porte et se plante sur le seuil. Adulte, elle rejouera cette scène dans d'autres pièces, interprétant pour le public la fillette de ce soir-là. Appuyée contre le montant de la porte, les mains derrière le dos, la poitrine bombée, dans l'attitude même que sa mère adopte pour accueillir son père depuis qu'ils vivent à Lagobello. Une parodie

d'épouse, que ses lunettes, dont le verre droit est obstrué par une gaze destinée à corriger son strabisme, rendent encore plus grotesque. Au bout de l'allée, Roberto pousse la grille du pied – les mains occupées par sa serviette, par le sac à dos d'Oscar et une poche d'engrais tout juste achetée à la pépinière –, puis embrasse sa fille sur le front et entre, lui laissant le devoir d'accueillir l'invité.

« Salut, dit Sofia. Tu as faim ?

– Ça dépend, répond Oscar. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Des boulettes et de la purée. La purée, c'est moi qui l'ai écrasée. Et puis de la glace.

– Qu'est-ce que tu t'es fait à l'œil ?

– Oh, celui-ci va bien. C'est l'autre qui est un peu paresseux. Il faut que je lui apprenne à vivre tout seul, sinon il arrête de travailler.

– Je peux le voir ?

– D'accord », dit Sofia avec la désinvolture qu'elle affichera quelques années plus tard en se déshabillant. Elle relève ses lunettes sur son front et s'efforce de maîtriser son œil gauche. Mais, à cause de l'émotion et du temps passé à être borgne, elle échoue.

« Génial, lance Oscar. Comment tu fais ?

– Je ne fais rien.

– Tu es sûre ?

– Je suis désolée pour ta maman », déclare Sofia, se rappelant la phrase qu'elle avait préparée. Oscar est pris à l'improviste. Il hausse les épaules et, du bout de sa chaussure, assène un petit coup de pied à la marche d'entrée. C'est alors qu'on les appelle depuis la cuisine : le moment est venu de passer à table.

La soirée réserve à Oscar d'autres surprises intéressantes. À dix heures, Rossana s'assied à côté de Sofia sur le lit, lui ôte ses lunettes, les range dans leur étui et pose un doigt sur le bout de son nez. Elle éloigne le doigt lentement tandis que Sofia s'efforce de le fixer. Elles répètent

cet exercice plusieurs fois, après quoi Roberto se joint à elles pour un autre genre de rituel : ils récitent un Notre-Père, un Ave Maria et une prière improvisée par Rossana, dans laquelle elle remercie pour la journée écoulée, le nouvel ami qui est arrivé, et demande que leur nuit soit aussi bonne.

« Amen », dit Sofia. Rossana se penche vers elle et, en l'embrassant, lui souhaite de faire de beaux rêves. Elle croit bon de répéter ces gestes avec Oscar, mais, ne sachant pas bien comment réagir, confus, il remonte son drap jusqu'au menton puis ferme les yeux. Enfin, on éteint la lumière et les adultes quittent la chambre.

« Ils font toujours ça ? » interroge Oscar.

– Quoi ?

– Ces sourires et ces baisers.

– Pas avant. Avant, ils se disputaient tout le temps.

Ils ont promis d'essayer de recommencer à s'aimer.

– Quelle arnaque ! » commente Oscar en se frottant le front.

Ils occupent deux lits neufs dans une chambre dont l'ameublement a été commandé sur catalogue quelques semaines plus tôt. Contraints à le payer pendant les trois prochaines années, Rossana et Roberto ont pensé à l'avenir et choisi les meubles en double. Depuis un certain temps, ils envisagent d'avoir un deuxième enfant.

« Et le reste, qu'est-ce que c'était ? » demande Oscar.

– Le reste ?

– Les poèmes que vous avez récités.

– Tu veux dire les prières ?

– Oui, les prières. »

Sofia se tourne et observe son profil dans le noir. Les gens qu'elle a rencontrés jusqu'à présent savaient tous ce que sont les prières. La voix de Roberto leur parvient à travers la fenêtre entrebâillée : sans doute sorti pour arroser la pelouse, il a rencontré un voisin.

« Elles servent à parler avec Dieu, répond-elle non sans avoir choisi ses mots avec soin.

– Et qu’est-ce que vous lui dites, à Dieu?

– Avant tout, merci. On le remercie pour ce qu’il nous donne et on lui demande pardon si on a fait quelque chose de mal. Et puis, quand on a un désir particulier, on lui demande de le réaliser.

– Et il le fait?

– Bien sûr. » Sofia comprend qu’elle a donné une réponse un peu trop hâtive. Il y a le problème de la volonté de Dieu. En réalité, c’est plus compliqué, mais elle n’a pas le courage de se rétracter. Elle entend son père saluer le voisin et ouvrir le robinet.

« Génial! » commente Oscar tandis qu’une bonne odeur de terre humide monte du jardin.

Le lendemain, quand Oscar la sort du lit et de la maison, rassemble les garçons du voisinage dans le parc et prend le commandement de la troupe, Sofia découvre très vite qu’elle n’aura pas besoin d’être gentille avec lui ni de se forcer à devenir son amie. À neuf ans, Oscar est un enfant sauvage, et leur différence d’âge, ses cheveux toujours ébouriffés qui resplendissent au soleil, toutes les aventures qu’il connaît et qu’il sait mettre en scène, font de lui un chef et un camarade idéal. Adulte, Sofia s’éprendra toujours de ce genre d’hommes aux passions obsédantes quoique fluctuantes. Et, en 1985, l’obsession d’Oscar bat pavillon noir : un autre été ce sera le tour des guerriers apaches, puis des bandits de Sherwood et des chercheurs d’or en Alaska, mais c’est à présent l’année des pirates, et le parc de Lagobello semble aménagé tout exprès pour lui.

Arrivée à cette partie de l’histoire, Sofia tracera un cercle dans l’air. Elle dessinera un étang avec un îlot rattaché à la terre par une passerelle en bois. Sur l’îlot

se dresse une hutte au toit de paille. Une route en terre battue, que ponctuent à intervalles réguliers bancs et réverbères, tourne autour de l'étang et gravit la colline entre deux rangées d'arbustes tout juste plantés. Dans les mains d'Oscar, ce paysage artificiel – commandé lui aussi dans un catalogue de parcs et jardins et conçu pour devenir un lieu de contemplation – se transforme en mer des Caraïbes du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, disputée par les puissances coloniales européennes et infestée de hors-la-loi. Sous sa conduite, un groupe de fils uniques bien nourris, élevés en appartement, allergiques au pollen et au soleil, incapables de distinguer les guêpes des abeilles, s'embarquent dans deux navires ennemis : un équipage composé de marins, de sous-officiers et d'officiers contre une chiourme sans grades militaires où Oscar distribue les rôles de timonier, canonnier, vigie, maître d'équipage, quartier-maître, et se réserve celui de capitaine. Les règles sont élémentaires. La marine anglaise doit s'emparer de Tortuga et la libérer de la racaille, tandis que les pirates se voient contraints de résister, se cacher, frapper et fuir, reconquérir l'île au prix de leur sang dans le malheureux cas où ils la perdraient. C'est le rôle préféré d'Oscar. Il se retire au sommet de la colline et prépare sa vengeance. Il élabore des stratégies de contre-attaque, envoie ses mouchards épier les mouvements des ennemis. Il passe en revue armes et munitions, tient à ses hommes un dernier discours et, quand ils sont survoltés, les lance à l'abordage. Alors on peut le voir dévaler la colline en brandissant une branche arrachée à un arbuste et en criant « À l'assaut, canailles ! » ou « Vive la flibuste ! », ou encore « Chargez, frères de la côte ! »

Sofia exceptée, tous les pirates sont des garçons. Les filles occupent dans le parc un autre coin, celui des balançoires. Aussi, un soir, ils ont tous deux une discussion.



«Je pourrais faire autre chose, dit Sofia. Par exemple, soigner les blessés. Je pourrais préparer des pommades à étaler sur les plaies et des bandages. Et puis faire le ménage dans l'île.

– Tu aimerais ça ?

– Je crois que oui.

– Tu préférerais ça au combat ?

– Ce n'est pas que je préférerais. Ce serait juste plus normal, tu ne crois pas ? »

Alors Oscar allume la lampe de chevet. Il se lève, ouvre son cartable et prend un livre. C'est un trésor que Sofia n'oubliera jamais : la couverture noire, rigide, sans dessins, les pages au bord doré, le ruban rouge servant de marque-page et le titre majestueux. *Histoire générale des plus fameux pirates* du capitaine Charles Johnson. Oscar le pose sur l'oreiller et le caresse comme pour en ôter la poussière des siècles.

« Il est très ancien, dit-il. Regarde. »

Pendant qu'il le feuillette lentement, Sofia admire les portraits à l'encre de Chine de ces terribles capitaines. Leurs longues barbes tressées, leurs regards féroces. Certains ont perdu un œil ou une main, et ils portent tous de grands chapeaux et des boucles d'oreilles en or.

« Voilà. » Oscar approche le livre de la lumière pour montrer à Sofia un des derniers chapitres. Le dessin qui apparaît sous les yeux de la fillette est, sans l'ombre d'un doute, le portrait de deux femmes pirates. Toutes deux ont la chemise déchirée et la poitrine nue, un détail qui la frappe car il lui semble obscène. L'une empoigne un pistolet et l'autre un sabre. Elles ont l'air triomphant, et leurs armes comme leurs chemises laissent entendre qu'elles viennent de gagner une bataille. Sous l'illustration une légende indique : *Anne Bonny et Mary Read, les deux maîtresses du Capitaine Calico Jack Rackham.*

« Je peux le lire ? demande Sofia, émerveillée.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

La citation de Sylvia Plath est tirée de « Dame Lazare », in *Ariel*,  
traduction de Valérie Rouzeau, Gallimard.

Titre original : *Sofia si veste sempre di nero*

© 2012 by Minimum Fax

© 2012 by Paolo Cognetti

© 2013, Éditions Liana Levi pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Jose Torralba/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Sofia s'habille toujours en noir*  
de Paolo Cognetti  
a été réalisée en février 2018 par Atlant'Communication.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 979-10-349-0012-1)  
ISBN pdf: 9791034900138